

LES COMPORTEMENTS DE L'ELEVEUR ET DU ZÉBU A MADAGASCAR L'ADAPTATION DU ROLE ET DES ACTIONS DU SERVICE DE L'ELEVAGE A CES COMPORTEMENTS

Par J. J. RIBOT
Docteur - Vétérinaire

« Celui qui connaît vraiment les animaux, est par là-même capable de comprendre pleinement le caractère unique de l'homme ».

Konrad Lorenz - L'Aggression

Avec plus de dix millions de bovins, Madagascar reste toujours actuellement l'île au zébu. Cet animal chanté, célébré par les peintres, les conteurs, les poètes fait partie intégrante de la vie nationale malgache. Comme l'a dit Flavien Ranaivo « *sa bosse est mont d'abondance. . . son corps, coffre bien rempli que supportent quatre tiges desséchées* ». Ce bœuf, image de marque, effigie de la nation malgache a de nombreux détracteurs qui accusent le zébu d'être seulement un animal à viande, d'être peu précoce et par tant peu productif. Par ailleurs l'élevage bovin est, qualifié de cueillette et l'éleveur est accusé de thésaurisation car il garde ses animaux sept à huit ans avant de les commercialiser. En effet à l'époque du « jet », où tout va très vite, la relative stabilité de l'élevage, dont la croissance lente est en contradiction avec la démographie qui a tendance à galoper, risque de poser à brève échéance des problèmes de ravitaillement en viande ou tout au moins de diminuer voire de supprimer les exportations de viandes génératrices de devises appréciables et appréciées pour le développement du pays.

K. Lorenz, le père de l'étude du comportement animal montre que la compréhension de l'homme passe par la connaissance des animaux, c'est pourquoi nous allons essayer d'étudier et d'expliquer en premier lieu les comportements respectifs de l'éleveur et du zébu à Madagascar. La troisième partie de cette étude sera consacrée au rôle de l'élevage face à ces comportements.

1^a) L'éleveur - Son comportement

Faire de l'élevage n'est pas le but unique ou essentiel de tous les paysans malgaches. De façon assez grossière on peut distinguer 3 sortes de spécialisations paysanales :

- l'éleveur pur, originaire et habitant essentiellement les territoires dits naisseurs où la concentration en bétail est la plus forte, à savoir la côte ouest et le sud-ouest du pays.
- l'éleveur-agriculteur qui associe l'animal au travail agricole. Ce type de spéculation se trouve essentiellement sur les hautes terres de la partie centrale de l'île.
- l'éleveur occasionnel ou opportuniste qui n'a pas d'animaux en permanence, mais seulement à certaines époques du travail de la terre. Ensuite les animaux sont commercialisés. Ce type d'éleveur est rencontré sur la côte-est malgache, région typiquement et quasi-exclusivement agricole.

D'une côte à l'autre, les mœurs, les traditions, le milieu, le climat diffèrent sensiblement, mais ils ont un point commun : « la religion du zébu ». En effet partout dans l'île le sacrifice des zébus est considéré comme le moyen de s'attirer les bienfaits et la protection de Dieu et des ancêtres, tout en permettant, de façon plus terre à terre d'absorber des protéines nobles, souvent absentes lors des repas ordinaires à la campagne. Le paysan qui vit à la campagne est d'un naturel méfiant, ce trait est d'ailleurs commun à de nombreuses communautés rurales dans le monde. Il répugne à l'ostentation et en particulier à montrer ses biens, ses revenus, ses animaux. Peut-être d'ailleurs cette réserve est-elle commandée par une arrière pensée de dissimulation fiscale. . . Par contre à l'heure de la mort les motivations changent, la nature véritable et la richesse du défunt doivent alors être révélées, et afin que l'accueil au royaume des ancêtres soit facilité les sacrifices d'animaux sont d'autant plus nombreux que la richesse du défunt était plus grande. Après la mort l'ostentation n'est plus gênante et le nombre de bucrânes qui ornent le tombeau est proportionnel à l'influence et à la richesse du défunt.

Cependant si le nombre de cornes des zébus sacrifiés lors des cérémonies funèbres est étalé, affiché chez les éleveurs purs, cette coutume s'estompe chez les agriculteurs-éleveurs ou chez les éleveurs occasionnels. En effet dans ces deux derniers cas, si les sacrifices rituels d'animaux persistent, si les repas de funérailles sont toujours riches en viande (mais pas exclusivement de bœufs), on peut penser que l'élevage n'étant plus la source unique ou essentielle de la richesse, d'autres moyens ou d'autres mœurs (édification et décoration du tombeau familial par exemple) permettent de la suggérer.

L'éleveur pur, originaire des grandes régions d'élevage, exploite son troupeau de façon extensive. L'alimentation des animaux est uniquement

herbacée, à base de pâturage naturel. Mais un problème se pose suivant la saison. En été, lors des fortes chaleurs et des pluies abondantes, l'herbe regorge ; la nature fournit plus d'aliment que n'en peuvent absorber les animaux. Ces derniers, devant la pléthore végétale, font un choix et consomment plus volontiers certaines espèces qu'ils préfèrent, effectuant ainsi ce que l'on appelle un broutage sélectif. Du fait du climat chaud et humide de cette période l'exubérance végétale permet aux diverses espèces de se développer rapidement.

En particulier, les plantes délaissées par les animaux poussent vite et dru. Elles tendent à envahir les paturages en étouffant plus ou moins les bonnes herbes coupées ras par la bouche des animaux. La conséquence à longue échéance est un appauvrissement du paturage par diminution de sa valeur fourragère.

En saison sèche, par contre la nature se met en repos, l'herbe se lignifie, durcit et les animaux n'ayant plus assez de fourrage de bonne qualité à leur disposition, maigrissent.

L'éleveur pur, qui est un pasteur, est malheureusement trop spécialisé dans l'élevage. Il ne dispose pas de moyens agricoles et de terres de culture lui permettant de constituer des réserves fourragères pour la mauvaise saison. Par ailleurs le troupeau est itinérant, il ne rentre pas tous les soirs au parc, souvent il couche sur le paturage ; dans ces conditions où faudra-t-il accumuler les réserves de fourrage ? Comment les acheminer jusqu'aux animaux ? autant de questions délicates qui restent sans réponse, car il n'y a pas de solution générale. Autrefois, les terres basses inondées de baiboho, restaient en partie incultes et représentaient la réserve, le grenier à fourrage des animaux en saison sèche. Actuellement la poussée démographique combinée à l'augmentation des besoins de l'homme a obligé des populations de cultivateurs migrants à s'installer dans ces bas-fonds et à les cultiver de façon complète et intensive en riz, seule culture vivrière possible dans ces zones. Il s'ensuit que la concurrence entre l'homme et l'animal s'accroît et cela bien entendu et tout naturellement aux dépens des animaux qui sont relégués dans la savane, le bush où les tany où ils vont souffrir de malnutrition et de sous-alimentation pendant la saison sèche. Afin d'essayer d'améliorer les conditions de vie de ses animaux, l'éleveur tente en fin de saison sèche, en septembre ou octobre, de provoquer un renouveau, un rajeunissement, une accélération de la végétation. Pour cela il met le feu aux herbes sèches lignifiées qui embroussaillent le paturage, dans l'espoir d'une repousse herbacée rapide qui profitera des rosées matinales et permettra aux animaux de mieux s'alimenter. La recrudescence des feux de brousse en fin de saison sèche est sans nul doute une des conséquences de la concurrence plus marquée entre l'homme et l'animal.

L'éleveur est donc en quelque sorte la victime du développement agricole et rizicole. Par ailleurs cet éleveur est respectueux des cultures, il apprécie les repas à base de riz et aime pouvoir mélanger la viande qu'il produit au plat de riz, il doit donc empêcher les animaux d'aller s'alimenter ou même passer dans les zones cultivées en riz, coton, arachide etc. Il a donc l'obligation d'augmenter le gardiennage du troupeau pour éviter les déprédations culturelles, ceci représente autant de frais supplémentaires pour l'éleveur qui ne peut offrir à ses animaux qu'un pâturage plus restreint.

Afin de pallier dans une certaine mesure le manque à gagner que représente pour l'élevage l'extension agricole, le propriétaire d'animaux va mettre son troupeau à la disposition de l'agriculteur. En effet cet agriculteur qui a mis en valeur les terres basses autrefois réservées aux animaux ne dispose pas de bovins. Il s'agit très souvent d'agriculteurs migrants, originaires des régions centrales du pays, paysans et enfants de paysans habitués au travail du riz qui ont quitté leur province natale par manque de travail ou de terre. Ce riziculteur a besoin à certaines époques de l'année de bovins qui lui serviront à effectuer certaines préparations agricoles au premier rang desquelles on peut placer le piétinage des rizières. Ces bovins, il va les trouver tout naturellement chez l'éleveur auquel il louera les services de son troupeau. Du fait de l'extension des surfaces rizicoles, le travail de piétinage s'accroît, en même temps que se restreignent les surfaces inondées productrices d'herbe en saison sèche. Il s'ensuit pour les animaux un surcroît de travail allié à une malnutrition plus poussée. La fatigue, l'épuisement combinés à la sous-alimentation ont pour conséquence une réceptivité accrue et une résistance moindre vis-à-vis des maladies contagieuses et parasitaires. La tuberculose, les charbons, la distomatose, l'ascaridiose, exercent alors leurs ravages. Telle est sans nul doute une des explications du taux de mortalité assez élevé du cheptel surtout des animaux jeunes.

Les animaux qui ont pu atteindre l'âge adulte sont ceux qui sont passés aux travers des épreuves infligées par la maladie, la malnutrition et les agressions diverses. De tels animaux ont subi une sélection naturelle extrêmement sévère qui n'a épargné que les plus forts, les meilleurs d'entre eux. L'éleveur a conscience de ce phénomène, même s'il ne l'appelle pas sélection. Aussi il gardera et cela le plus longtemps possible au sein de son troupeau les animaux qui ont fait preuve de rusticité. Il ne se séparera d'eux qu'au moment où se manifesteront les signes du vieillissement. C'est lorsque les femelles se révéleront stériles, lorsque les mâles ne profiteront plus comme avant qu'il consentira à se séparer d'eux et à les commercialiser. Ce réflexe est tout à fait naturel et explique un certain vieillissement du troupeau. Souvent d'ailleurs, pour faire face à des besoins imprévus l'éleveur préférera vendre des animaux jeunes, qui n'ont pas subi encore toutes les épreuves de la sélection naturelle, plutôt que les animaux âgés qui quoique plus gros et valant

plus cher, ont plus de chance de survivre et d'améliorer grâce à leur rusticité l'effectif du troupeau.

Telles sont à notre avis les principales motivations et contraintes qui expliquent le comportement de l'éleveur pur.

L'agriculteur-éleveur rencontré sur les hauts plateaux effectue à sa manière et selon ses possibilités un « mixed farming ». En effet l'espace, les terres, dont il dispose ne lui permettent pas d'entretenir un troupeau important. Les bœufs qu'il possède sont intimement associés à ses cultures. Ils lui servent à travailler, à améliorer les terres, à augmenter les rendements et la productivité générale. Comme les animaux, en plus du travail, fournissent leur fumier, une partie de la production de la ferme leur sera réservée (paille de riz essentiellement). Malheureusement les hauts-plateaux, régions relativement peuplées, s'avèrent trop exigües pour la population paysanne, d'où les migrations vers des zones côtières. Ceux qui restent sur place s'avèrent d'excellents agriculteurs doublés d'éleveurs avisés. La limitation des terres transforme ces paysans en éleveurs de bœufs de trait ou de vaches laitières. Quelque soit la spéculation choisie il est obligatoire d'apporter dans l'auge des animaux un complément alimentaire pour combler l'insuffisance du pâturage. Cette obligation de complémentarité alimentaire a transformé l'agriculteur-éleveur des hautes terres en un « emboucheur » très compétent qui le plus souvent utilise et engraisse des animaux qu'il produit rarement. C'est lui, ce paysan qui fait le dabokandro, le bœuf de fosse, et qui alimente en lait frais et produits laitiers les villes les plus importantes et les plus peuplées de Madagascar.

L'éleveur occasionnel réside sur la côte-est. C'est un agriculteur pur spécialisé dans les cultures riches d'exportation (café, vanille, girofle plantes à parfum) et les cultures vivrières (riz). Traditionnellement et dans le but de défricher la végétation, tout en laissant le sol profiter d'éléments minéraux, les cultures vivrières sont effectuées, sur brûlis (tavy). Ces gens n'ont pas ou alors très peu d'animaux, ils manquent donc de fumure et les cendres du brûlis servent d'engrais à la terre. Les animaux qui profitent d'une végétation exubérante due au climat particulièrement chaud et humide, sont également la proie d'un parasitisme très sévère. Préoccupé par ses cultures, et également par manque d'habitude, le paysan de la côte-est délaisse les bovins. Les animaux qu'il achète et qui proviennent des grandes régions d'élevage de l'autre côté du pays seront utilisés pour les façons culturales périodiques à savoir essentiellement ameublir le sol par piétinage. Une fois utilisés à ces travaux, le paysan qui n'est pas équipé pour conserver longtemps les animaux, va commercialiser les bovins auprès des bouchers locaux.

La spécialisation, la richesse des cultures, le climat, sont les facteurs qui expliquent la désaffection de l'élevage sur la côte-est malgache. Les animaux produits sur la côte ouest ont traversé le pays à pied dans

toute sa longueur pour échouer dans une zone où ils sont très peu associés à la vie paysanne et où ils vont finir, bien souvent amaigris par le voyage et les quelques travaux cultureux à l'étal du boucher.

Il est dommage qu'avec ses potentialités fourragères, cette région n'utilise pas mieux les animaux pour amender ses cultures et en augmenter ainsi les rendements. La spécialisation trop poussée n'est pas une fin en soi, en agriculture. Si l'homme, l'éleveur a des facettes des aspects variés, l'animal, en l'occurrence le zébu, a lui-même son comportement, ses motivations qu'il est bon d'exposer maintenant.

II) Le zébu

Le zébu est un animal destiné à faire du muscle, ses potentialités et qualités sont qualifiées de bouchères pour bien montrer qu'il est et qu'il n'est qu'un producteur de viande. S'il est peu précoce, puisque il est rarement commercialisé pour la boucherie avant l'âge de 6 à 7 ans, il est par contre parfaitement adapté aux conditions de vie (climats sols - végétation - pathologie) malgache ce qui lui vaut à juste titre d'être considéré comme rustique. Célébré, encensé par les uns, critiqué, décrié par les autres, cet animal est en fait assez mal connu de tous. Il n'a souvent fait l'objet que d'études assez superficielles et on a malheureusement trop tendance à l'assimiler à un taurin.

Son comportement alimentaire en élevage extensif, mode d'entretien le plus répandu à Madagascar puisqu'il intéresse environ 90 % de la population bovine, a été particulièrement observé et a fait l'objet d'études approfondies au sein de notre département. Ce travail de longue haleine, mais passionnant a été publié dans une thèse de doctorat d'Etat* qui a valu à son auteur une médaille de bronze décernée par la Faculté de Lyon. Ce comportement peut se schématiser, se résumer en un emploi du temps continu sur la base des 3 fois 8 heures qui se répartissent de la façon suivante :

- temps de pâture 8 heures
- temps de rumination et de récupération 8 heures
- temps de repos total ou de déplacement 8 heures

Il y a peu de commentaires à faire sur cette répartition circadienne. Les déplacements pour chercher ou choisir ses aliments, car le zébu comme les autres ruminants, effectue un pâturage sélectif qui consiste à trier les essences végétales et à n'absorber que les herbes qui l'attirent

(*) Delaporte — J —

Contribution à l'étude du comportement des bovins en élevage extensif à Madagascar
Lyon - 1972

le plus, ont été évalués mesurés et sont d'environ 10 à 12 km par jour suivant la saison et la richesse du pâturage. En outre le zébu a besoin de boire au moins une fois et mieux deux fois par jour moyennant quoi l'animal urine 4 à 5 fois par nyctémère et défèque 6 à 8 fois pendant le même temps. Le temps de pâture de 8 heures permet à l'animal de couvrir ses différents besoins. Il est à remarquer que ce temps d'absorption des aliments n'est pas continu. Il suppose des intervalles d'ingestion de l'herbe, entrecoupés de périodes de rumination qui nécessitent pour réaliser les 8 heures de pâture une présence effective sur les pâturages d'au moins 12 à 14 heures.

Malheureusement diverses contraintes ne permettent pas de laisser aussi longtemps les animaux dans les prés. C'est ainsi que le fléau majeur qui entrave le bon développement du cheptel, est le vol de bœufs. La crainte contre le vol (essentiellement nocturne) oblige les propriétaires à interdire le pâturage de nuit, et à rentrer et rassembler chaque fois que c'est possible les animaux pendant la nuit dans un parc mieux surveillé et mieux gardé qu'un pâturage. Rentrer chaque soir les animaux revient aussi à négliger et délaisser les pâturages trop éloignés du lieu de rassemblement. Les terres délaissées s'embroussaillent, se couvrent d'une végétation arbustive et, au bout de quelques années, sont inutilisables par les animaux. Seuls le feu ou des façons culturales onéreuses peuvent leur redonner une vocation pastorale. Les observations, que nous avons pu faire, corroborent celles faites par d'autres auteurs. En particulier, nous avons noté que les animaux s'alimentent volontiers la nuit, essentiellement d'ailleurs dans les grandes régions d'élevage (côtes Ouest et Sud-ouest). Pendant la nuit, la température diminue, l'ambiance, le confort animal (et humain) s'améliorent ; de ce fait, les bovins consomment et assimilent à ce moment-là des quantités d'herbes telles qu'ils engraisseront de façon bien plus rapide que leurs congénères privés de pâturage nocturne.

Une autre remarque importante concerne le choix des aliments par les animaux. Les bovins opèrent, en effet, ce que l'on appelle un « brouillage sélectif », qui consiste à ingérer certaines espèces végétales de préférence à d'autres. Ce sont les herbes jeunes, fines, vertes qui sont choisies au détriment des espèces ligneuses, dures, sèches. Il résulte de ce choix animal un appauvrissement naturel du pâturage par diminution des plantes bien appréciées et augmentation des espèces délaissées qui tendent à envahir et recouvrir le sol. Seuls la surveillance des animaux, la rotation des pâturages, l'espacement et le contrôle du feu permettent de remédier à cet état de chose.

Un autre aspect du problème alimentaire en élevage extensif concerne la surface nécessaire de pâturage pour couvrir les besoins des animaux. A Madagascar, il y a environ 30 millions d'hectares de pâtu-

rage naturel libre. Cette surface est nécessaire et à peine suffisante pour couvrir les besoins d'entretien des 10 millions de zébus recensés dans le pays. Il se pose là un problème d'avenir, à savoir : Comment maintenir, voire augmenter la population animale du pays par l'action sur l'élevage ? Cet élevage devra forcément se transformer et s'intensifier peu à peu s'il veut se maintenir et, à plus forte raison, s'accroître. L'amélioration du milieu, donc du pâturage, sera le préalable nécessaire à toute tentative d'intensification de l'élevage.

D'autres études, des observations poussées, effectuées aussi bien en Afrique qu'à Madagascar, ont montré que la physiologie de la reproduction et que le comportement sexuel des zébus différaient sensiblement de ceux des taurins. Alors que, pendant bien longtemps, on a assimilé la femelle de *bos taurus* (vache) à celle de *bos indicus* (zébu), on sait maintenant de façon certaine que ces deux vaches, malgré des ressemblances fondamentales, sont sensiblement différentes au plan de l'anatomie, de la physiologie et du comportement des appareils de reproduction. C'est ainsi que le cycle génital de la femelle zébu est de type qualifié de discontinu par opposition à celui de la vache qui est qualifié de continu. Chez la Zébu le cycle sexuel, au lieu de se répéter, de se reproduire régulièrement (en dehors des périodes de gestation, bien entendu) toutes les trois semaines, va présenter des périodes d'arrêt de cessation du cycle appelées anoestrus.

A la saison sèche et fraîche du fait de la difficulté, de la précarité et de la diminution de la qualité des conditions d'alimentation, ajoutées à la rigueur du climat, on va observer un repos génital qui est l'indice du refus de l'organisme animal à se reproduire tant que les conditions extérieures restent défavorables. Dès que les conditions climatiques permettront un nouveau démarrage de la végétation, il y aura conjointement un réveil de l'instinct de reproduction, marqué par la reprise du cycle sexuel. En outre, et cela de façon normale et habituelle, la femelle Zébu présente un oestrus (période de rut ou période de chaleurs, donc d'acceptation du mâle) trois fois plus court que celui de la vache. Cet oestrus se prolonge pendant 7 à 10 heures chez les femelles Zébus, alors que sa durée varie entre 24 et 36 heures, chez les vaches. Par contre, la ponte ovulaire a lieu chez ces deux femelles à peu près au même moment, soit 25 à 30 heures après le début des manifestations des chaleurs. Cet oestrus qui dure peu, se détecte difficilement et peut même passer inaperçu, d'où un retard dans la fécondation de la femelle. On peut imaginer facilement qu'une vache Zébu, rentrée dans un parc le soir et séparée pour des raisons de quiétude nocturne, du taureau, vienne en chaleur. Le lendemain matin, alors qu'elle va au pâturage ou elle retrouve le taureau, cette vache ne sera plus en chaleur, refusera, donc les services du mâle et ne pourra être fécondée qu'au cycle suivant, d'où un retard de production qui à l'échelon d'un individu n'est pas grave, mais a

l'échelle d'un cheptel cause un sévère dommage économique par manque à gagner. La période de gestation est plus longue chez la vache Zébu qui porte son veau : 290 jours en moyenne, alors que la vache met bas en général 280 jours après sa fécondation.

Cette physiologie un peu particulière de la digestion et de la reproduction mérite d'être bien connue. Elle pose en particulier en matière d'élevage des problèmes supplémentaires, qui ne sont pas faciles à résoudre et qui diminuent sensiblement la productivité potentielle de ces Zébus, qui bien que rustiques, ont malgré tout des exigences minimales qu'il faut satisfaire.

Tels sont les hommes ainsi se présentent leurs animaux. Les uns comme les autres sont marqués par l'environnement auquel ils sont confrontés. Quels sont alors le rôle et les actions qui permettent au Service de l'Elevage de s'adapter à cette situation.

III. - Le Rôle et les Actions du Service de l'Elevage

L'objectif principal des divers services de la nation malgache est d'accélérer le développement et la production afin tout d'abord de faire face aux besoins supplémentaires causés par la démographie et éventuellement afin de pouvoir exporter des produits générateurs de devises nécessaires aux achats extérieurs. Or, l'élevage des Zébus est lent, il faut encore actuellement 6 à 8 ans pour faire un bœuf de boucherie. La mortalité des animaux, surtout dans le jeune âge, est importante. Sur 100 veaux mis-bas, moins de la moitié d'entre eux pourront arriver à l'âge d'abattage comme animal de boucherie.

La vache Zébu, alors qu'elle pourrait produire deux petits tous les trois ans, n'en fournit en général qu'un tous les deux ans.

Toutes ces causes supplémentaires contribuent à ralentir l'élevage et à en amoindrir la productivité. Il faut donc lever tous les freins de l'élevage, afin de l'améliorer. Pour cela, beaucoup de choses sont possibles et il n'y a plus de temps à perdre pour instaurer des mesures d'intensification. Si les structures traditionnelles existantes présentent des défauts, des imperfections, il ne saurait être question de les faire disparaître. Par contre, il est possible d'agir sur les hommes sur les animaux et sur le milieu. Ces actions permettent alors de transformer peu à peu les uns et les autres.

Il appartient tout d'abord aux responsables de persuader les hommes, les éleveurs en l'occurrence qu'il est possible de travailler différemment et d'augmenter la productivité des animaux. Pour cela, l'éleveur pur

doit être associé à une agriculture qui intégrera des prairies dans ses assolements, qui améliorera la prairie naturelle, et permettra de constituer des réserves alimentaires destinées aux animaux. L'agriculteur pur pour sa part a trop besoin du fumier des animaux pour se désintéresser d'eux

Mais il faut absolument se persuader que, si l'homme de la campagne quel qu'il soit, consent à faire un effort, en vue d'améliorer le sort et la productivité de ses animaux, cet effort doit être rentabilisé. « J'alme les paysans, ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers. », disait Montesquieu. Si l'élevage rapporte, il se développera de lui-même. Pour cela, il ne faut plus le considérer comme une simple cueillette, mais comme une production véritable qui permette à celui qui la pratique de conserver et même d'augmenter son pouvoir d'achat. A cet effet, il est logique et raisonnable d'aligner le prix des animaux sur l'indice du coût de la vie. C'est donc essentiellement en agissant sur leur alimentation, en apportant aux animaux un complément de nourriture produit par l'éleveur lui-même que l'on augmentera la productivité des animaux et que l'on modèlera peu à peu un élevage extensif pur dans la voie de l'intensification. Pour cela, il faut agir sur les hommes et en priorité sur les enfants, pionniers du lendemain. Dès le plus jeune âge, dès l'école maternelle et lors de l'enseignement de base, les futurs éleveurs doivent être sensibilisés aux problèmes alimentaires du cheptel

Il est du ressort du Service de l'Élevage de protéger la vie animale domestique en maintenant et en étendant les prophylaxies qui font partie de ses attributions normales. Ce service peut également si les moyens matériels lui en sont donnés, contribuer sensiblement à l'augmentation de la population bovine en luttant contre la mortalité des veaux. Pour ce faire, il faut rééditer les actions massives de déparasitage systématique interne et externe de bovins, surtout des jeunes. Ces opérations ont toujours accueilli un avis favorable de la part des masses rurales. Il suffit qu'elles soient menées avec diligence, sérieux et persévérance. Vulgariser les techniques d'élevage, distribuer des plants de fourrages améliorateurs font également partie des attributions du Service de l'Élevage. Cette vulgarisation, ces distributions peuvent et doivent se faire en même temps que les campagnes de vaccination, afin d'humaniser et d'harmoniser les rapports éleveurs - élevage.

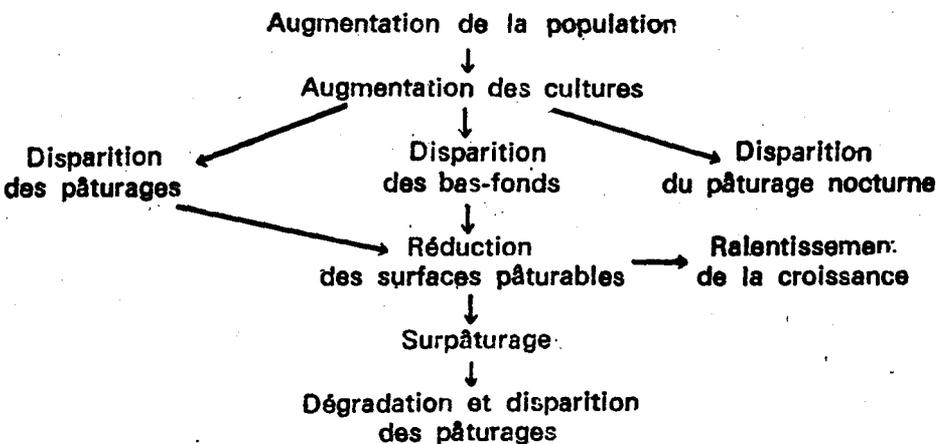
L'action prophylactique sur les animaux, l'action bonificatrice sur les plantes, les conseils prodigués aux éleveurs revêtent une importance croissante. Ces diverses interventions auront pour aboutissement l'amélioration génétique des animaux qui n'a de chances de réussite que dans un milieu lui-même amélioré, sensibilisé, conscientisé pour reprendre une expression de sociologie

Mais là ne s'arrêtent pas les tâches de ce service.

Protecteur de la santé animale, l'élevage est également un des plus sûrs garants de la santé humaine. L'éradication, ou tout au moins la diminution des zoonoses ou maladies communes à l'homme et aux animaux, telles que le charbon bactérien, la tuberculose, la rage, est un objectif primordial. Les vaccinations et les abattages des animaux concourent à l'élimination de ces affections et font du vétérinaire un agent de protection de la santé publique à ne pas négliger. Le vétérinaire, il ne faut pas l'oublier, est également le défenseur de la santé du consommateur, grâce au contrôle qu'il exerce sur la salubrité des denrées alimentaires d'origine animale à tous les stades de la préparation des animaux, depuis l'abattage jusqu'à la mise sur le marché de consommation en passant par les différentes étapes de transformation.

Telles sont à l'échelle nationale, les actions effectives et les actions possibles du domaine du Service de l'Élevage. Il y a cependant une évidence, un truisme dont il faut tenir compte, à savoir : Compte tenu ou plutôt malgré les moyens qui lui sont affectés, ce Service de l'Élevage tout seul ne peut faire face à toutes les demandes et à toutes les ambitions en matière animale. Ça n'est que par l'union de tous ceux qui veulent et doivent œuvrer dans le même sens, pour le mieux-être de l'ensemble du pays qu'on pourra arriver à un résultat tangible. Les efforts conjugués des éleveurs, des paysans, des éducateurs à tous les niveaux, des hommes politiques peuvent arriver à résoudre le problème du bœuf et donc de la viande. -

En effet, si le schéma ci-dessous, maintenant classique, emprunté dans un Mémoire (*) d'élevage :



(*) RASOLONJATOVO V.E. : L'approvisionnement en viande bovine de la ville de Fianarantsoa Mémoire de Fin d'Études, E.E.S.S.A., Département « ELEVAGE », 1980.

est assez pessimiste, il faut cependant en souligner la véracité, afin d'éviter une telle évolution régressive.

Il faut donc que dès aujourd'hui les méthodes, les techniques, les moyens de l'élevage changent. Comme le soulignait Louis Armand dans le « Parl Européen » : « Le réalisme n'est pas du côté de ceux qui veulent maintenir les structures du passé ». Il y a donc lieu de se tourner résolument vers l'avenir. Cet avenir, il est déjà tracé par la Charte de la Révolution Socialiste Malgache, quand elle énonce : « La révolution dans les mentalités constitue la première des exigences car elle conditionne toutes les autres ». L'heure de l'élevage contemplatif, de la cueillette des animaux est révolue. Il appartient aux seuls Malgaches et, plus particulièrement aux éleveurs de faire face aux besoins grandissants d'une population en pleine expansion démographique. Cette population jeune aspiré à améliorer ses repas quotidiens avec des quantités de plus en plus élevées de protéines nobles, issues de la viande de bœuf.

Seule, donc, une augmentation de la production, d'un niveau plus élevé que la poussée démographique peut résoudre le problème économique et sortir le pays du sous-développement, car ainsi que le dit également la Charte Socialiste de la Nation Malgache : « Les grandes puissances de l'an 2.000 seront les pays capables de nourrir leurs habitants d'abord et d'exporter des denrées alimentaires vers les autres nations ensuite ».